Le noire chevelure d'Oscar flottait au gré des vents; celle d'Allan était brillante et claire, son front était pensif et pâle.

Oscar avait l'âme d'un héros; la franchise brillait dans ses yeux noirs. Allan avait de bonne heure appris à dissimuler, et dès son enfance il n'avait eu à la bouche que des paroles de miel.

Néanmoins tous deux étaient braves; leur glaive avait plus d'une fois brisé la lame des Saxons. Le cœur d'Oscar dédaignait la crainte, mais il était accessible à la pitié.

Pour Allan, son âme démentait son extérieur, elle était indigne d'un si beau corps : rapide comme l'éclair pendant l'orage, sa vengeance s'appesantissait sur les vaincus.

De la tour lointaine de Southannon arriva une jeune et noble dame; c'était la fille de Glenalvon, la vierge aux yeux bleus; les terres de Kenneth devaient former sa dot.

Oscar réclama la main de la belle fiancée, et Angus sourit à la demande d'Oscar : l'orgueil féodal d'Angus s'applaudissait de l'alliance de la fille de Glenalvon.

Entendez-vous les doux accords du pibroch? Entendez-vous le chant nuptial? Les voix retentissent en sons joyeux et se prolongent en chœur.

Voyez flotter au manoir d'Alva les rouges panaches des héros! tous les jeunes guerriers ont revêtu le manteau bigarré et ont répondu à l'appel de leur seigneur.

Ce n'est pas la guerre qui les appelle; la cornemuse ne fait entendre que des chants de paix : c'est pour assister aux noces d'Oscar que toute cette foule s'assemble, et partout retentit l'accent du plaisir.

Mais où est Oscar? il se fait tard. Est-ce là l'empressement d'un nouvel époux? Tous les convives, toutes les dames sont arrivés; on n'attend plus que lui. Mais on ne voit paraître ni Oscar, ni son frère.

Enfin le jeune Allan arrive et s'approche de la fiancée. « Qui peut retenir Oscar? » dit Angus. « N'est-il pas ici? » réplique le jeune homme. « Il ne m'a point accompagné dans la forêt.

« Peut-être s'est-il oublié dans son ardeur à chasser le daim, ou ce sont les vagues de l'Océan qui le retiennent. Pourtant il est rare que la barque d'Oscar soit retardée. »

— « Oh! non! » dit le père alarmé; « ce n'est ni la chasse, ni la mer qui retient mon fils; voudrait-il faire à Mora un tel affront? Quel obstacle pourrait l'empêcher de se rendre auprès d'elle?

« Guerriers, allez à la recherche de mon fils. Allan, accompagnez-les, parcourez avec eux les domaines d'Alva. Ne revenez qu'après qu'Oscar, mon fils, sera retrouvé. Hâtez-vous, et point de réponse! »

Tout est en confusion. — Le nom d'Oscar retentit au loin dans la vallée; il est emporté par la brise murmurante, jusqu'à ce que la nuit ait étendu ses ailes sombres.

A travers l'ombre et le silence, les échos le répètent vainement; en vain il se fait entendre au milieu des clartés nébuleuses du matin. Oscar n'a pas reparu dans la plaine.

Pendant trois jours et trois nuits sans sommeil, le chef redemanda Oscar à toutes les cavernes de la montagne; puis il perdit tout espoir, et s'écria en arrachant ses cheveux blancs :

« Oscar! mon fils! — O Dieu du ciel, rends-moi l'appui de ma vieillesse! ou si je dois renoncer à cet espoir, livr son assassin à ma fureur.

« Oui, j'en ai la certitude, les ossements de mon Oscar blanchissent sur quelque roc désert. O mon Dieu! je te demande pour unique grâce d'aller rejoindre mon Oscar!

« Et pourtant, qui sait? Peut-être vit-il encore! Chassons de mon cœur le désespoir! Calme-toi, mon âme. Il est vivant peut-être! N'accusons point la destinée. O Dieu! pardonne-moi ma prière impie!

« Mais s'il ne vit plus pour moi, je descends oublié dans la tombe! Angus a perdu l'espoir de ses vieux jours : ai-je donc mérité de pareilles tortures? »

C'est ainsi que le malheureux père se livra à sa douleur. A la fin, le temps, qui adoucit les maux les plus cruels, ramena la sérénité sur son front et sécha les larmes dans ses yeux.

Car il conservait encore au fond du cœur le secret espoir qu'Oscar lui serait rendu. Cette lueur d'espérance naissait et mourait tour à tour; et c'est ainsi que s'écoula une année longue et douloureuse.

Le temps marcha, l'astre de la lumière parcourut de nouveau son cercle accoutumé; Oscar ne vint pas consoler les yeux paternels, et la douleur d'Angus laissa une trace de plus en plus faible.

Car il lui restait Allan, et c'est lui qui faisait maintenant la joie de son père. Le cœur de Mora ne tarda pas à se rendre, car la beauté couronnait le front du jeune homme aux blonds cheveux.

Elle se dit qu'Oscar était dans la tombe, et qu'Allan avait un bien beau visage; puis, si Oscar vivait encore, une autre femme avait sans doute obtenu son cœur inconstant.

Et Angus déclara que si une année encore s'écoulait dans un inutile espoir, tous ses scrupules cesseraient, et il fixerait le jour de la cérémonie nuptiale.

Les mois se succédèrent lentement, et enfin on vit luire l'aurore désirée. Maintenant que l'année d'anxiété est écoulée, le sourire se joue sur les lèvres des amants.

Entendez-vous les accords de la cornemuse? Entendez-vous le chant nuptial? Les voix retentissent en sons joyeux et se prolongent en chœur.

Les vassaux, en habits de fête, accourent en foule au manoir d'Alva; leur joie bruyante se déploie, et ils ont retrouvé leur gaieté.

Mais quel est cet homme dont le front triste et sombre contraste avec l'allégresse générale? Devant son regard, le feu de l'âtre jette des flammes bleues et semble brûler plus vite.

Un noir manteau l'entoure de ses plis; sa tête est surmontée d'un panache couleur de sang; sa voix ressemble aux bruits sourds, précurseurs de l'orage; mais son pas est léger, et on ne peut l'entendre.

Il est minuit. La coupe circule à table; on boit avec transport à la santé de l'époux; les acclamations résonnent

sous les voûtes, et chacun s'empresse de répondre à cet appel.

Tout à coup l'étranger se lève, la foule fait silence, l'étonnement se peint dans les traits d'Angus, et le sein charmant de Mora est agité d'un subit effroi.

« Vieillard! » s'écria-t-il, « on vient de porter une santé, et tu as pu voir que moi aussi je m'y suis réuni, et que j'ai salué l'hymen de ton fils. Maintenant, j'ai à mon tour une santé à te proposer.

« Pendant qu'ici tout est dans la joie, pendant que chacun bénit le destin de ton Allan, dis-moi, n'avais-tu pas un autre fils? Pourquoi Oscar serait-il oublié? »

— « Hélas! » répondit, les larmes aux yeux, le père infortuné, « ou Oscar s'est éloigné de nous, ou il est mort; quand il disparut, mon cœur fut presque brisé de douleur.

« Trois fois la terre a accompli son cours annuel depuis que la présence d'Oscar n'a réjoui mes yeux; et depuis la mort ou la fuite du belliqueux Oscar, c'est Allan qui fait toute ma consolation. »

— « C'est bien, » répondit le sombre étranger. Et en même temps son œil farouche lançait des éclairs. « Je serais curieux de connaître le destin de ton fils Oscar; peut-être ce héros n'est-il point mort.

« Si la voix de ceux qu'il chérissait le plus venait à l'appeler, qui sait? peut-être que ton Oscar reviendrait! Peut-être que ce guerrier ne s'est absenté que pour quelque temps. Les feux de mai [25] peuvent encore s'allumer pour lui.

« Remplissez votre coupe d'un vin généreux, que chacun imite votre exemple; je le déclare sans arrière-pensée, c'est la santé d'Oscar absent que je vous propose. »

— « De tout mon cœur, » dit le vieil Angus en remplissant sa coupe jusqu'aux bords. « A la santé de mon fils! Mort ou vivant, je ne retrouverai jamais son pareil. »

— « Bravo! vieillard. Voilà une santé bue selon les règles; mais pourquoi Allan reste-t-il là, tremblant et immobile? Allons, jeune homme, bois à la mémoire des morts, et lève ta coupe d'une main plus ferme. »

La rougeur qui couvrait le visage d'Allan fit place tout à coup à la pâleur d'un spectre, et la sueur du trépas découla de son corps en gouttes glacées.

Trois fois il leva en l'air sa coupe, trois fois ses lèvres refusèrent d'en toucher les bords; car trois fois il rencontra le regard de l'étranger qui fixait le sien avec une fureur mortelle.

« Est-ce donc ainsi qu'un frère accueille le souvenir chéri d'un frère? Si c'est par de tels signes que l'affection se fait connaître, comment donc se manifestera la crainte? »

Excité par l'ironie de ces paroles, Allan leva sa coupe, et s'écria: « Que mon frère n'est-il ici pour partager notre allégresse! » Mais soudain une secrète terreur se saisit de lui, et il laisse tomber la coupe à terre.

« Il est ici! — J'entends la voix de mon assassin! » s'écrie la voix terrible d'un spectre qui apparaît tout à coup. « Assassin! » a répété l'écho des voûtes, et ce cri se mêle au mugissement de la tempête.

Les flambeaux s'éteignent, les guerriers reculent d'horreur, l'étranger a disparu. Au sein de la foule on remarque un fantôme vêtu d'un tartan vert, et dont la taille semble grandir.

Il portait à la ceinture un large baudrier, un noir panache ondoyait sur sa tête; mais sa poitrine était nue et laissait voir de sanglantes blessures, et son œil vitreux avait la fixité de la mort.

Trois fois il sourit d'un air sinistre et fléchit le genou devant Angus; trois fois il fronça le sourcil en regardant un guerrier étendu à terre et que la foule contemplait avec horreur.

Les roulements du tonnerre se prolongent d'un pôle à l'autre, la foudre éclate dans les cieux; et le fantôme, au milieu de la nuit orageuse, disparaît emporté sur les ailes de l'ouragan.

L'allégresse s'est enfuie, le banquet a cessé. Qui est là étendu à terre? Angus a perdu l'usage de ses sens; on réussit enfin a le rappeler à la vie.

« Vite! vite! que le médecin essaie d'ouvrir les yeux d'Allan à la lumière! » Mais son heure est venue. — Sa course est terminée! Allan ne se relèvera plus!

La poitrine d'Oscar gisait découverte et sans sépulture. Sa chevelure était le jouet des vents, et la flèche d'Allan était avec lui dans la vallée sombre de Glentanar.

D'où venait le redoutable étranger, qui il était, c'est ce que personne ne peut dire; mais tous avaient reconnu le fantôme, car les traits d'Oscar étaient familiers à tous les guerriers d'Alva.

L'Ambition arma le bras d'Allan, les démons donnèrent des ailes à sa flèche, l'Envie secoua sur lui sa torche brûlante et versa ses poisons dans son cœur.

Elle est rapide la flèche lancée par l'arc d'Allan. Ce sang qui coule, à qui appartient-il? Le noir panache d'Oscar est étendu à terre; la flèche a bu et son sang et sa vie.

La beauté de Mora avait conquis le cœur d'Allan; son orgueil blessé s'était révolté. Oh! comment des yeux où brillent l'amour peuvent-ils inspirer des forfaits dignes de l'enfer?

Voyez-vous cette humble tombe qui recouvre la dépouille d'un guerrier? On l'aperçoit à travers l'ombre du crépuscule. C'est là le lit nuptial d'Allan.

Loin, bien loin de ce lieu, s'élève le noble monument qui recouvre les cendres glorieuses de sa race; sur la tombe d'Allan ne flottent pas ses bannières: le sang d'un frère les avait rougies.

Quel vieux ménestrel, quel barde en cheveux blancs osera chanter sur la harpe les exploits d'Allan? Les chants sont la récompense de la gloire; mais qui peut célébrer un meurtrier?

Que la harpe reste immobile et détendue; qu'aucun ménestrel ne la fasse résonner! le remords glacerait sa main; sa harpe ne ferait entendre que des sons discordants et lugubres.

Aucune lyre fameuse, aucun poëte saint, ne célèbreront sa gloire. Sa tombe n'entendra que la malédiction d'un père expirant, que le râle de mort d'un frère.

RÉFLEXIONS A L'OCCASION D'UN EXAMEN DE COLLÉGE.

Exhaussé au-dessus de tous, entouré de ses pairs, Magnus [26] lève son front vaste et sublime; assis dans son fauteuil de cérémonie, on dirait un dieu, pendant qu'anciens et nouveaux, tous tremblent au moindre signe de sa volonté. Dans le silence universel et sombre qui l'entoure, sa voix tonnante ébranle le dôme sonore, et dispense le blâme aux pauvres diables qui ont pâli sans succès sur les problèmes mathématiques.

Heureux le jeune homme habile aux axiomes d'Euclide, ignorât-il toute autre chose! heureux qui sait scander des vers grecs avec tout l'aplomb d'un érudit, dût-il ne pas savoir écrire un vers anglais! Qu'importe qu'il ignore comment ses pères ont versé leur sang dans ces discordes civiles qui couvrirent nos champs de morts, ou dans ces jours glorieux où Édouard guidait aux combats ses bataillons intrépides, où Henri foula à ses pieds l'orgueil de la France! Il est vrai qu'il ne sait ce que c'est que la Grande-Charte; mais il connaît pertinemment la législation de Sparte; et bien qu'il n'ait jamais ouvert son Blakstone, il vous dira quels édits promulgua Lycurgue; il ignore jusqu'au nom de l'immortel barde de l'Avon [27], mais vante l'impérissable gloire du théâtre des Grecs.

Tel est le jeune homme dont le savant mérite recueillera pour récompense les classiques honneurs, les médailles, les bourses gratuites; peut-être même le prix de déclamation, s'il lui convient de prétendre à une gloire aussi élevée. Mais, hélas! nul orateur ordinaire ne peut espérer d'obtenir la coupe d'argent si ardemment enviée. Ce n'est pas que nos professeurs soient bien exigeants en fait d'éloquence; il n'est pas nécessaire d'avoir le style brillant de l'orateur d'Athènes ou le feu de Cicéron. La clarté, la chaleur, sont des qualités inutiles céans, car notre éloquence, à nous, n'a pas pour but de convaincre. Que d'autres cherchent à plaire à leur auditoire; nous parlons pour notre amusement, et non pour émouvoir la foule; notre gravité préfère une psalmodie murmurante qui tient le milieu entre le ton criard et le ton dolent. Surtout qu'on n'ajoute point à la parole l'éloquence du geste : le plus léger mouvement déplairait au doyen; et puis tous les gradués ne manqueraient pas de ridiculiser ce qu'il leur serait impossible d'imiter.

Celui qui veut obtenir la coupe promise doit rester dans la même posture, ne point lever les yeux, ne pas s'arrêter, et dire toujours, n'importe quoi, pourvu qu'on ne l'entende pas. Qu'il continue donc son débit sans reprendre haleine. Celui qui parle le plus vite est sûr de parler le mieux; celui qui en débite davantage dans le plus court espace de temps, est assuré de remporter le prix de la course oratoire.

Ces fils de la science, qui, ainsi récompensés, goûtent un doux repos sous les ombrages de Granta, mollement étendus le long des rives du Cam [28] couronné de roseaux, ceux-là meurent inconnus, sans laisser après eux ni souvenirs ni larmes; tristes comme les tableaux qui ornent leurs salles, ils pensent que toute science est renfermée dans l'enceinte de leurs murs; grossiers dans leurs manières, attachés aux lois d'une sotte étiquette, ils affectent de mépriser tous les arts modernes; et, grands admirateurs de Bentley, de Brunck et de Porson, font plus de cas du commentaire que des vers commentés; vains de leurs honneurs, lourds comme leur bière, insipides comme leur esprit, ennuyeux comme tout ce qu'ils disent, morts à l'amitié, ils ne s'émeuvent que lorsque leurs intérêts et ceux de l'Église réclament le déploiement d'un zèle bigot. Courtisans empressés du pouvoir, que ce soit Pitt ou Petty qui commande, ils s'inclinent devant lui avec un sourire suppliant, tant qu'il fait luire à leurs regards les mitres que leur ambition convoite; mais qu'un orage survienne, que l'homme en pouvoir soit renversé, ils porteront leur encens à son successeur. Tels sont les hommes commis à la garde des trésors de la science! telle est leur manière d'agir, telle leur récompense! A tout événement, il est une chose qu'on peut affirmer : c'est que le prix qu'ils obtiennent ne vaut pas toujours ce qu'il a coûté.

1806.

A UNE JOLIE QUAKERESSE.

Fille charmante ! quoique nous ne nous soyons vus qu'une fois, je n'oublierai jamais ce moment; et dussions-nous ne jamais nous revoir, je n'en garderai pas moins ton image. Je n'ose dire : « Je t'aime; » mais malgré moi mes sens luttent contre ma volonté. En vain, pour te chasser de mon cœur, j'impose de plus en plus silence à mes pensées; en vain je réprime un soupir, un autre bientôt lui succède; peut-être n'est-ce pas de l'amour, et pourtant ce moment où je t'ai vue, je ne puis l'oublier.

Nous n'avons pas dit un mot; mais nos yeux ont parlé un langage plus doux. La parole débite des mensonges flatteurs; elle dit ce que le cœur ne sent pas. Les lèvres coupables trompent et font taire les sentiments du cœur; mais les yeux, interprètes de l'âme, s'affranchissent de cette importune contrainte, et dédaignent l'imposture. C'est ainsi que souvent nos regards ont causé, et ont servi de truchements à nos cœurs. Alors, bien loin que le sentiment intérieur nous reprochât quelque chose, je crois, moi, que c'était « l'Esprit saint qui parlait en nous[29]. » Je ne répéterai pas ce que nos yeux se sont dit; car tu dois m'avoir suffisamment compris; et pendant que ton souvenir domine ma pensée, peut-être aussi que la tienne se reporte sur moi. Je l'avoue, ton image m'apparaît et la nuit et le jour; éveillé, elle féconde mon imagination; pendant mon sommeil, elle me sourit en des rêves fugitifs, douces visions qui charment le cours des heures, et me font maudire les rayons de l'aurore qui viennent interrompre un sommeil de délices, et désirer que la nuit règne toujours. Oui, quelle que soit ma destinée, que la joie ou la douleur m'attende, tenté par l'amour, ou ballotté par l'orage, ton image chérie, non, jamais, je ne puis l'oublier.

Hélas! nous ne devons plus nous revoir; notre muet entretien ne se renouvellera plus; laisse-moi soupirer une dernière prière que me dicte mon cœur : « Que le ciel veille sur ma charmante quakeresse ! Puisse-t-elle toujours ignorer

la douleur! Que la paix et la vertu ne la quittent jamais! Que le bonheur soit à jamais son partage! Oh! puisse le fortuné mortel que les plus doux liens uniront à son sort découvrir à chaque instant pour elle de nouvelles joies, et puisse l'amant faire disparaître l'époux! Puisse-t-elle ignorer toujours et les vains regrets et les poignantes douleurs de celui qui ne peut oublier! »

LA CORNALINE[30].

Ce n'est pas la splendeur apparente de cette pierre qui la rend chère à mon souvenir; son lustre n'a brillé qu'une seule fois à mes yeux, son éclat est modeste comme celui dont je la tiens.

Ceux qui tournent en ridicule les liens de l'amitié m'ont souvent reproché ma faiblesse; je n'en prise pas moins ce simple don, car je suis sûr que celui qui me l'a fait m'aimait.

Il me l'offrit en baissant les yeux, comme s'il eût craint un refus; en l'acceptant, je lui dis que me seule crainte était de la perdre.

J'examinai attentivement ce don, et, en le regardant de près, il me sembla qu'une goutte en avait arrosé la pierre; et depuis ce temps une larme m'a toujours paru précieuse.

Et pourtant pour orner son humble adolescence, la richesse ni la naissance n'ont prodigué leurs trésors; mais celui qui cherche les fleurs de la vérité doit quitter les jardins pour les champs.

Ce n'est pas la plante élevée dans l'indolence qui étale les plus riches couleurs et exhale les plus doux parfums; les mieux pourvues de ce double charme sont celles qui fleurissent dans la sauvage abondance de la nature.

Si la fortune, cessant d'être aveugle, avait secondé la nature, et proportionné ses dons à son mérite, il eût été beau son partage.

Mais d'autre part, si la déesse eût vu clair, sa beauté eût fixé son cœur capricieux; elle lui eût donné tous ses trésors, et il ne fût rien resté pour les autres.

PROLOGUE DE CIRCONSTANCE, AVANT LA REPRÉSENTATION DE « LA ROUE DE LA FORTUNE, » SUR UN THÉATRE D'AMATEURS[31].

Puisque les raffinements de ce siècle poli ont chassé du théâtre la raillerie immorale; puisque le goût a maintenant banni l'esprit licencieux qui déshonorait tout ce qu'écrivait un auteur; puisque aujourd'hui nous cherchons à plaire par des scènes plus décentes, évitant avec soin tout ce qui pourrait faire monter la rougeur au front de la beauté, oh! prenez quelque pitié de la muse modeste, et, à défaut de gloire, qu'elle obtienne au moins de l'indulgence. Cependant, ce n'est point pour elle seule que nous demandons des égards: les acteurs ont la conscience de leur faiblesse : vous ne verrez pas ce soir des Roscius expérimentés, vieillis dans tous les secrets du jeu théâtral. Ni Cooke ni Kemble ne vont vous saluer; nulle Siddons ne tirera de vos yeux des larmes sympathiques; vous venez ce soir assister au *début*[32] d'acteurs en herbe, entièrement neufs sur la scène. Nous essayons des ailes à peine garnies de plumes; ne les coupez pas avant que les oiseaux puissent voler : si nous échouons dans cette première tentative pour prendre notre essor, nous tomberons, hélas! pour ne plus nous relever. Il ne s'agit pas ici seulement d'un pauvre débutant qui tremble de peur, qui espère et redoute presque d'obtenir votre approbation. Ce sont tous nos comédiens qui attendent, dans une anxiété douloureuse, que leur sort se décide. Nulle pensée vénale ne peut nous arrêter. Vos applaudissements généreux sont notre seule récompense : c'est pour l'obtenir que chacun de nos héros va déployer devant vous tout ce qu'il a de talents, et que nos héroïnes vont baisser des yeux timides sous le regard de leurs juges. Sans doute ces dernières trouveront en vous des protecteurs; nul de vous ne voudra manquer d'égards au beau sexe. Quand la femme entre dans la lice, ayant pour bouclier la jeunesse et la beauté, il n'est pas de farouche censeur qui ne lui rende les armes. Mais si nos faibles efforts étaient inutiles; si après tout nous devions échouer, montrez-

nous au moins quelque compassion, et si vous ne pouvez applaudir, veuillez du moins pardonner.

SUR LA MORT DE FOX.

LE QUATRAIN SUIVANT AVAIT PARU DANS LE MORNING-POST.

La mort de Fox a mis nos ennemis en deuil;
Ils ont ri lorsque Pitt descendit au cercueil;
Leur exemple nous montre à qui des deux, en somme,
Nous devons décerner la palme du grand homme.

LE LENDEMAIN, LORD BIRON ENVOYA AU MORNING-CHRONICLE LA RÉPONSE SUIVANTE:

O vipère factieuse! dont la dent envenimée s'acharne jusque sur les morts et dénature la vérité; parce que « nos ennemis, » annimés d'un sentiment généreux, pleurent la mort de ceux qui furent bons et grands, faut-il que la langue d'un lâche essaye de flétrir le nom d'un homme dont la gloire est impérissable? Quand Pitt expira dans la plénitude de sa puissance, quoique des revers eussent obscurci sa dernière heure, la Pitié étendit devant lui ses ailes humides de pleurs, car les esprits généreux « ne font pas la guerre aux morts. » Ses amis en larmes firent entendre l'hymne de deuil, et toutes ses erreurs dormirent dans sa tombe. Robuste Atlas, il succomba sous le poids des soucis et des périls de l'État; Fox alors se présenta, et, nouvel Hercule, soutint pendant quelque temps le croulant édifice. Après avoir réparé la perte de l'Angleterre, lui aussi il est tombé, et avec lui s'est éteinte notre dernière espérance; ce n'est pas un grand peuple seulement qui le pleure, c'est l'Europe tout entière qui prend le deuil. Oui, « cet exemple nous apprend à qui est vraiment due la palme des grands hommes; mais que la dévorante Calomnie ne s'attache pas à notre homme d'État; qu'elle ne prétende pas voiler sa gloire d'une ombre injurieuse. Fox, à qui le monde entier donne des larmes, dont les restes honorés reposent noblement sous le marbre, dont même les nations hostiles déplorent la perte, et dont amis et ennemis s'accordent à proclamer les talents, Fox brillera dans les an-

nales de la Grande-Bretagne, et ne cédera pas à Pitt lui-même la palme du patriotisme, cette palme que l'Envie, sous le masque sacré de la candeur, ose revendiquer pour Pitt et pour Pitt seul.

LA LARME.

O lacrymarum fons, tenero sacros
Ducentium ortus ex animo, quater
Felix in imo qui scatentem
Pectore te, pia Nympha, sensit!
GRAY.

Quand l'amitié ou l'amour éveille nos sympathies, quand la vérité devrait apparaître dans le regard, les lèvres peuvent tromper avec une grimace et un sourire; mais le signe d'affection le plus infaillible, c'est une larme.

Le sourire n'est souvent qu'une ruse de l'hypocrisie pour masquer la haine ou la crainte; moi, j'aime le doux soupir, alors que les yeux, ces voix de l'âme, sont un moment obscurcis par une larme.

C'est à une ardente charité qu'on reconnaît une âme compatissante; alors que la pitié se manifeste, elle répand sa douce rosée dans une larme.

L'homme qui s'abandonne au souffle des vents et traverse les flots orageux de l'Atlantique, se penche sur la vague qui bientôt peut-être sera son tombeau; et sur la verte surface brille une larme.

Le soldat affronte la mort pour un laurier imaginaire, dans la carrière chevaleresque de la gloire; mais il tend la main à son ennemi vaincu et arrose sa blessure d'une larme.

Si, heureux et fier, il revient auprès de sa fiancée et dépose sa lance sanglante, tous ses exploits sont payés alors que, pressant sa belle sur son cœur, le baiser qu'il imprime sur sa paupière a rencontré une larme.

Lieu cher à mon adolescence [33], séjour d'amitié et de franchise, où l'année fuyait si vite devant l'amour, en te quittant j'avais la tristesse au cœur; je me retournai pour te voir encore une dernière fois, mais je n'aperçus ton clocher qu'à travers le voile d'une larme.

Je ne puis plus faire entendre à Marie mes doux serments, Marie, autrefois si chère à mon amour; mais je me rappelle l'heure où, à l'ombre d'un bosquet, ces serments, elle les paya d'une larme.

Un autre la possède! Puisse-t-elle être heureuse! Mon cœur continuera à révérer son nom. Je renonce en soupirant à ce cœur que je croyais à moi, et lui pardonne son parjure, mais non sans verser une larme.

O vous! amis de mon cœur, avant que nous nous séparions, laissez-moi exprimer un espoir qui m'est bien cher : Si jamais nous nous retrouvons ensemble dans cette retraite champêtre, puissions-nous nous revoir comme nous nous sommes quittés, avec une larme!

Quand mon âme prendra son vol vers les régions de la nuit, quand mon corps sera couché dans son cercueil, s'il vous arrive de passer devant la tombe qui recouvrira mes cendres, ô mes amis! mouillez-les d'une larme!

Point de marbre, point de ces monuments d'une fastueuse douleur qu'élèvent les enfants de la vanité. Qu'aucun honneur mensonger n'accompagne mon nom. Tout ce que je demande, tout ce que je désire, c'est une larme.

26 octobre 1806.

LA COQUETTE.

EN RÉPONSE A UNE PIÈCE DE VERS DE J. M. B. PIGOT, SUR LA CRUAUTÉ DE SA MAITRESSE.

Ami, pourquoi te plaindre des dédains de cette demoiselle? Pourquoi te désespérer? Essaie des mois entiers, si tu veux, la puissance des soupirs; mais, crois-moi, jamais les soupirs ne triomphent d'une coquette.

Veux-tu lui apprendre à aimer? Feins quelque temps d'être volage. D'abord, il est possible qu'elle te témoigne de l'humeur; mais laisse-la faire, bientôt tu la verras te sourire, et tu obtiendras tout de ta coquette.

Car ce sont là les airs de ces belles capricieuses. Elles regardent notre hommage comme une dette; mais en les délaissant un peu on les ramène, et on fait baisser pavillon à la plus orgueilleuse coquette.

Dissimule ton chagrin, relâche ta chaîne, parais mécon-

tent de sa hauteur; quand tu lui rapporteras tes soupirs, tu n'auras plus à craindre ses refus : elle sera à toi, ton aimable coquette.

Si pourtant un faux orgueil lui faisait dédaigner tes tourments, oublie, crois-moi, cette capricieuse; adresse tes hommages à d'autres, qui partageront ta flamme et riront de la petite coquette.

Pour moi, j'en adore une vingtaine et plus, et je les aime tendrement; mais bien qu'elles règnent sur mon cœur, je les abandonnerais toutes si elles agissaient comme ta jeune coquette.

Ne t'afflige donc plus; adopte mon plan; brise le filet fragile qu'elle a jeté sur toi. Chasse le désespoir, et n'hésite plus à fuir cette adroite coquette.

Quitte-la, mon ami! Défends ton cœur avant que tu sois tout à fait dans ses rets : n'attends pas qu'en ton âme profondément blessée l'indignation te fasse maudire la coquette.

27 octobre 1806.

AU MÊME.

Pardon, mon ami, si mes vers vous ont offensé, pardon, mille fois pardon. Je tâchais, par amitié, de guérir vos tourments; mais je ne le ferai plus, je vous jure.

Depuis que votre belle maîtresse a payé de retour votre flamme, je ne déplore plus votre folie; elle est maintenant ce qu'il y a de plus divin, et je fléchis le genou devant cette coquette si promptement réformée.

Néanmoins, je l'avoue, en lisant vos vers je n'aurais jamais pu connaître tout ce qu'elle valait. Vous paraissiez tant souffrir, votre belle montrait une si cruelle froideur, que vraiment je plaignais votre sort.

Mais puisque le baiser embaumé de cette enchanteresse produit de si étonnants transports, puisque vous oubliez le monde entier dès que vos lèvres se sont jointes, mes conseils ne peuvent être que fort mal reçus.

Vous dites que je suis « un volage qui n'entend rien à l'amour. » Il est vrai que je suis assez porté à l'inconstance. Autant qu'il m'en souvient, j'en ai aimé un assez grand nombre; mais quoi! le changement a bien aussi son charme.

Je ne veux point, pour complaire au caprice d'une belle, suivre en amour les règles du roman. Un sourire peut me charmer; mais un regard sévère ne saurait m'effrayer et me réduire à un horrible désespoir.

Tant que mon sang sera chaud je ne me corrigerai pas, et je n'irai pas à l'école du platonisme; et j'ai la certitude que si ma passion avait ce degré de pureté, je passerais pour un sot aux yeux de votre maîtresse.

Si je dédaignais toutes les femmes pour une seule, dont l'image remplirait mon cœur tout entier; si je devais la préférer à toutes, ne soupirer que pour elle seule, quelle insulte ce serait pour les autres!

Adieu donc, mon ami. Votre passion, je ne vous le cache pas, me paraît des plus absurdes; votre amour est incontestablement l'amour pur et abstrait, car c'est dans le mot seul qu'il consiste.

A ÉLIZA[34].

Éliza, quels imbéciles que ces musulmans, qui nient l'existence future de l'âme de la femme! S'ils te voyaient, Éliza, ils reconnaîtraient leur erreur, et cette doctrine trouverait parmi eux une résistance universelle.

Si leur prophète avait eu l'ombre du sens commun, jamais il n'aurait exclu les femmes du paradis; au lieu de ses houris qui ne sont bonnes à rien, c'est de femmes qu'il aurait peuplé son ciel.

Cependant pour ajouter encore à vos calamités, non content de refuser une âme à vos corps, il veut qu'un pauvre mari se partage entre quatre épouses. A la rigueur, vous vous passeriez d'âme; mais ce dernier outrage est par trop fort.

Sa religion ne peut plaire à aucun des deux sexes; elle est rigoureuse pour les maris, et très incivile pour les épouses.